

HUMAN POWERED

Cycle Henri Kassov · Volume 3

Temps mort

Benoit Puissant

EXTRAIT

Prologue et chapitre I

humanpowered.be

Prologue

Panne d'oreiller

Ligne Mars-Terre. Vaisseau de transport trans-planétaire Niobé 71.

Le vide d'abord. L'espace nu, sans direction ni intention. Un silence si vaste qu'il en devient presque conceptuel.

Puis une présence. Une masse d'acier fend l'obscurité, glissant entre deux orbites avec une régularité implacable. Le HMS Niobé poursuit sa trajectoire, indifférent à ce qu'il traverse. Vaisseau civil de transport trans-planétaire battant pavillon anglais. Un cylindre allongé, hérissé de capteurs et de protocoles, conçu pour durer, pour tenir, pour ne jamais surprendre.

À son bord, tout est calme.

Dans la cabine de pilotage, les écrans diffusent une lueur constante. Courbes parfaites, paramètres validés, trajectoire irréprochable. Aucun pilote ne veille pour le moment. Il n'y en a pas besoin. Le Niobé se connaît lui-même. Il sait où il va. Il s'y rend déjà.

Plus loin, les courbes s'étirent à perte de vue. Parois métalliques, éclairage fonctionnel, vibrations feutrées des moteurs. Les panneaux dé-

filent : sections, numéros, consignes. Chaque mètre a été pensé pour l'efficacité, pour l'absence d'événement.

La cafétéria dort elle aussi. Tables immobiles, distributeurs en veille, écrans muets. Un espace prévu pour les corps éveillés, momentanément privé de sa raison d'être.

Encore des cursives. Puis les zones de stase.

Là, l'espace s'ouvre. Des rangées de caissons translucides s'alignent avec une précision clinique. À l'intérieur, des corps immobiles. Colons. Techniciens. Spécialistes sous contrat. Parfois des familles entières, plus rarement. Tous endormis, suspendus entre un départ et une arrivée. Des promesses mises en pause. Du temps humain compressé, stocké, déplacé.

Ici aussi, il existe des classes. Mais dans le sommeil artificiel, cette distinction perd presque tout son sens.

Plus haut encore, les ponts de première classe. Moins de caissons. Plus d'espace. Un luxe discret, figé lui aussi dans l'attente.

Dans l'une des cabines, le froid progresse.

Le givre gagne la paroi vitrée d'un caisson de stase, millimètre par millimètre. À l'intérieur, un corps réagit. Un frémissement à peine perceptible. Les paupières s'ouvrent brutalement. La bouche aussi. Une tentative de respiration, réflexe tardif, inutile. Le monde n'est pas prêt à le recevoir.

Le souffle ne vient pas.

Tout redevient immobile.

Quelque part dans les entrailles du Niobé, un voyant rouge s'allume. Un simple indicateur. Pas d'alarme franche. Pas d'urgence déclarée. Juste un changement d'état, consigné sans commentaire.

Le Niobé n'en est pas affecté. Sa trajectoire reste parfaite.

Et dans ce vaisseau qui ne faisait que passer, quelque chose vient de commencer.

Réveil

L'homme ouvrit un œil. Puis l'autre. Pas vraiment une ouverture, plutôt un clignement hésitant, un réflexe primitif arraché à une obscurité trop dense. Son esprit flottait, englué dans une brume épaisse, comme si ses pensées avaient été dissoutes puis mal reconstituées.

Il ne savait pas quel jour on était. Ni le mois. Ni même l'année.

Le temps avait perdu toute consistance.

Puis la tête d'un androïde qui lui était familier apparut dans son champ de vision. Il le reconnut immédiatement. Stan. Stan le stagiaire. Stanislas Clampin. C'est ainsi qu'il l'avait baptisé. Un modèle CLMP-01, expérimental. Un assistant de police robotisé. Son adjoint.

Cette fois-ci, il n'avait pas disparu de manière tragique. Ni réapparu comme par miracle à des millions de kilomètres. Non, il était là, avec sa bête tête. Et visiblement, il était en train de lui parler. Mais tous ses sens n'étaient pas encore complètement rétablis.

— ... dans un instant, inspecteur, fit sa voix synthétique.

— Oh... silence, Stan.

— Tout va bien, inspecteur ? Vous m'entendez ?

— Oui, oui, je n'entends que toi.

Henri avait encore la tête dans le brouillard. Puis il se souvint. Mars. L'enquête du Trans Mars Express. Caldera. Julie. Stan. L'arrestation d'Olivier Lambs. Le retour sur Terre avec le prisonnier pour son jugement. La mise en sommeil par stase. Cette fois-ci, tout était revenu assez clairement dans son esprit.

Il ferma les yeux un moment. Il attendit que les bruits du vaisseau se mettent en place autour de lui. Les vibrations sourdes des moteurs, le souffle discret de la ventilation, ce murmure constant qui signifiait que tout fonctionnait comme prévu. Des sons de machine. Des sons rassurants.

Il rouvrit les yeux.

— Juste tais-toi, fit Henri.

L'androïde fit une moue étonnée.

— Me taire, inspecteur ?

— Oui, ferme-la. Mets-la en veilleuse.

Puis, après un court instant :

— Pardon.

— Je te serais reconnaissant de bien vouloir garder le silence. Tu peux te taire, s'il te plaît ? Ferme-la deux secondes. La ferme. Boucle-la. Ta gueule, bordel.

Henri et Stan restèrent silencieux un instant.

Puis Henri partit dans un fou rire qu'il ne parvenait plus à maîtriser. Stan se mit aussi à rire. Plus par réflexe symbiotique que par réelle émotion.

Puis Henri se mit à tousser.

Ce n'était pas une petite toux discrète. Une vraie quinte, sèche, qui lui prit le ventre avant de lui tordre les épaules. Stan attendit, immobile, sans intervenir, comme s'il savait que les gestes d'assistance n'auraient servi à rien et auraient seulement agacé son partenaire.

Quand il eut fini, Henri se redressa lentement. Il prit une grande inspiration. S'assura que les poumons répondaient correctement.

— Ça va mieux ? demanda Stan.

— Ça va.

— Vous êtes sûr ?

— Je t'ai dit que ça allait, Stan.

Un silence.

— Vous toussiez plus qu'avant, constata l'androïde.

— Et toi, tu parles autant qu'avant. Joli match.

Stan n'insista pas.

Henri laissa son regard faire le tour de la cabine. Les parois claires, l'éclairage feutré, le hublot fermé. Rien d'extraordinaire. Rien qui per-

mette de savoir si on était à six mois de la Terre ou à six minutes. Il posa les pieds au sol, attendit que le sol réponde normalement, puis formula à voix haute, la voix encore rauque, la pensée qui lui traversait l'esprit :

— Mais qu'est-ce que je fous encore là, bordel de merde.

Stan lui fit un sourire. Puis redevint sérieux.

— On doit faire face à deux gros problèmes, inspecteur.

Henri le regarda.

— Deux.

— Deux, confirma Stan.

— C'est un de plus que d'habitude.

— Oui.

— Et tu commences par lequel ?

— Par le plus visible.

— C'est-à-dire ?

Stan hésita une fraction de seconde, une hésitation trop courte pour être accidentelle, mais trop longue pour être naturelle.

— Il vaut mieux que vous le voyiez par vous-même, inspecteur.

Henri le regarda encore un moment. Puis il attrapa le bord de la couette pour se lever.

— J'ai besoin d'un café, dit-il. Et après le café, tu me montres. On est d'accord, Stan ?

— D'accord, inspecteur.

— Et Stan ?

— Inspecteur ?

— La prochaine fois que tu me réveilles, tu commences par le café.

CHAPITRE I

Niobé

HMS Niobé 71

Henri et Stan se dirigeaient vers le centre nerveux du vaisseau. Henri était encore un peu déboussolé, mais bien moins qu'il ne l'avait été pour l'aller.

La coursive s'étirait devant eux, longue et légèrement courbée. Assez pour qu'on perçoive, à peine, la rotondité de la structure. L'éclairage était constant, ni jour ni nuit, juste une lumière blanche sans ombre et sans opinion. Henri posa une main sur la paroi en passant. Le métal était tiède. Pas chaud. Tiède, comme quelque chose de vivant qui ne se laisse pas tout à fait oublier.

— Dis-moi, Stan... On est exactement dans quoi, là ?

Stan esquaissa un sourire. Il aimait ce genre de question. Pas parce qu'elle était naïve, mais parce qu'elle lui permettait de remettre les choses à leur place.

— Le HMS Niobé 71. Un transport trans-planétaire de dernière génération.

— Le numéro, c'est flatteur ou inquiétant ?

— Ni l'un ni l'autre. C'est le nom d'un astéroïde. Le septante-et-unième découvert dans la ceinture principale, entre Mars et Jupiter.

Henri hocha la tête.

— Une poussière qui flotte dans le vide.

— Exactement. Pas un symbole de conquête. Pas un vaisseau de parade pour les holos promotionnels. Un outil. Conçu pour faire le boulot, long-temps, sans se faire remarquer.

Henri laissa son regard glisser sur la cursive. Un panneau indiquait Section 7 — Anneau A. Il ne savait pas ce que ça voulait dire. Il décida que ça n'avait pas d'importance.

— Et le boulot, c'est quoi ? Transporter du personnel ?

— Entre autres. Du personnel qualifié pour les bases martiennes. Des colons sous contrat. Des familles. Du matériel industriel à l'aller. Et au retour, des minerais rares. De quoi justifier tout le reste.

— Du temps humain emballé sous vide, en somme.

Stan ne releva pas. Il poursuivit.

— Sa structure est organisée en anneaux, le long de l'axe principal. Ils tournent.

— J'avais remarqué que le sol avait l'air... coopératif.

— Gravité artificielle variable. Rien de brutal. Le Niobé ajuste lentement la rotation. Par paliers presque imperceptibles. Les corps s'adaptent sans protester.

— Comme des grenouilles dans une casserole tiède.

Stan eut un rictus.

— Si vous voulez, Inspecteur. Le principe est le même pour le temps. Les cycles jour-nuit sont modulés aussi. On étire, on contracte. Les horloges biologiques suivent. Sans résistance ouverte.

— C'est plus efficace comme ça. Et plus rapide.

Ils marchèrent encore quelques instants en silence. Quelque part derrière une cloison, un système de ventilation changea de régime, un souffle légèrement plus grave, presque imperceptible. Le Niobé respirait à sa façon.

— Et pour avancer là-dedans ? demanda Henri. Des voiles solaires ? Des moteurs exotiques ?

— Rien d'exotique. Des réacteurs à fusion de type tokamak. Technologie maîtrisée. Autonome. Une fois lancé, le Niobé peut tenir des dizaines de cycles sans ravitaillement.

— Il a l'air patient.

— Il l'est. Il optimise tout. Chaque poussée. Chaque correction. Il se moque des urgences humaines.

Henri sourit.

— J'aime bien les machines qui nous rappellent qu'on n'est pas le centre de l'univers.

Ils s'arrêtèrent un instant à un croisement de coursives. Deux directions, deux panneaux identiques dans leur sobriété. Henri choisit de ne pas choisir et attendit que Stan prenne la décision. Ce dernier s'engagea à gauche sans hésiter.

— La plupart des fonctions sont supervisées par une IA centrale, reprit Stan. Navigation. Propulsion. Systèmes vitaux. Stase. Logistique. Sécurité.

— Et l'homme, dans tout ça ?

— Un équipage, réduit au minimum. Ils vérifient que tout se passe comme prévu. Ils entretiennent. Ils surveillent. Ils veillent sur ce qu'ils transportent.

— Des cargaisons... ou des vies en pause.

— Voilà.

Henri resta silencieux un moment. Ils passèrent devant une série de hublots à hauteur de coursive, pas des baies visuelles, juste de petits œils de verre ronds donnant sur des compartiments techniques plongés dans le noir. Rien à voir. Mais Henri s'arrêta quand même devant l'un d'eux, le temps de regarder sa propre réflexion dedans.

— Tu sais, dit-il enfin, en quelques générations à peine, on a accompli un bond technologique que le XX^e siècle aurait rangé au rayon science-fiction.

— Grâce au génie humain, répondit Stan.

— Grâce aux super-intelligences artificielles, corrigea Henri.

Stan haussa les épaules.

— La vérité est entre les deux, Inspecteur.

— Comme toujours, Stan. Comme toujours.

Ils reprirent leur marche.

— Ni l'homme ni la machine ne sont infaillibles, murmura Henri. Et malgré tout ce que tu viens de me décrire...

Il laissa sa phrase en suspens.

Stan ne la termina pas. Il laissa le silence faire le travail.

Le vaisseau poursuivait sa trajectoire, imperturbable.



La salle de repos du HMS Niobé était impressionnante. Un vaste volume circulaire, baigné d'une lumière blanche sans source visible. Des parois lisses, couleur ivoire, interrompues par de larges baies donnant sur le noir absolu de l'espace. Des tables fixées au sol, des assises modulables, et partout une impression de calme clinique.

Tout y était automatisé. Jusqu'à la machine à café.

Henri n'avait pas desserré les dents depuis qu'il avait quitté sa cabine privative, un petit privilège lié à sa fonction, s'était-il dit. Stan, fidèle à ses instructions, n'avait pas tenté d'engager la conversation.

Ils entrèrent dans la zone de repos.

— Bon. J'espère que la machine à café est fonctionnelle, fit Henri.

— Elle l'est parfaitement, Inspecteur. On s'est dit que vous appréciez la vue, répondit Stan.

Il s'arrêta net.

À proximité d'une table, un androïde venait de déposer un plateau-repas, accompagné d'une tasse de café fumante.

Il s'agissait plutôt d'une androïde. Henri ne l'avait pas vue arriver. Elle était simplement là, comme si elle avait toujours été là, et comme si la salle n'avait attendu qu'elle pour avoir une raison d'exister. Une silhouette humanoïde, des cheveux sombres attachés en arrière, un uniforme ajusté sans le moindre pli. Quand elle se retourna, son regard était clair. Le genre de regard qu'on remarque avant d'avoir décidé de le remarquer.

Henri se tourna lentement vers Stan.

— On s'est dit... ? fit-il en accentuant le premier mot.

Stan ne répondit pas. Il regardait l'androïde avec une fixité que son architecture ne justifiait pas. Ses capteurs n'avaient aucune raison de s'attarder. Et pourtant.

L'androïde afficha un sourire, parfaitement calibré, mais étonnamment désarmant.

— Inspecteur Kassov, je suppose. Je vous ai préparé le café de votre choix, selon les instructions de Stan.

Sa voix était douce, presque musicale. Henri l'entendit à peine. Il regardait son partenaire.

— Eh bien ? fit-il. ON. On ne me présente pas ?

Stan sursauta très légèrement, ce frémissement imperceptible qu'Henri avait appris, au fil des enquêtes, à reconnaître comme l'équivalent androïde d'une gorge qu'on se racle.

— Oui. Si. Bien sûr, inspecteur. Voici EVA-2.3. Unité d'accueil et d'assistance à la personne. Ici, tout le monde l'appelle...

— Eva, je suppose ?

— Exactement.

— Comme c'est original.

— On m'a beaucoup parlé de vous, inspecteur, dit Eva.

— Je n'en doute pas, répondit Henri avec un large sourire. Et je n'ai pas besoin de savoir qui s'en est chargé.

Il y eut un silence. Pas un silence embarrassé, plutôt le genre de silence qu'on laisse s'installer quand on est le seul dans la pièce à ne pas être gêné.

Henri donna un coup de coude à Stan.

— Eh bien, allons goûter de ce bon café... Don Juan.

Stan se redressa. Il chercha visiblement quelque chose à dire. Ne trouva rien. Se contenta de suivre Henri vers la table, les épaules imperceptiblement plus droites que d'habitude, comme un homme qui essaie de ne pas avoir l'air de quelqu'un qui essaie de se reprendre.

Eva les accompagna jusqu'à la table, posa un plateau repas avec précision, et s'écarta d'un pas.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, inspecteur, je suis à votre disposition.

— Merci, Eva, dit Henri en s'installant.

Puis, sans lever les yeux de son café, il leva sa tasse et dit :

— À vous deux.

Stan s'assit en face de lui. Un court silence passa entre eux, un silence d'une qualité particulière, celui qu'Henri réservait aux moments où il décidait de ne pas approfondir.



Henri n'avait pas pris la peine de regarder ce qu'il y avait dans l'assiette. Il avait simplement empoigné le mug et s'était dirigé vers la grande baie vitrée.

Elle donnait directement sur le vide spatial. La vue était saisissante. Devant lui s'étendait le cœur de la Voie lactée, une profusion d'étoiles figées dans un silence absolu.

Henri tapota du revers de l'index contre la vitre. Puis il pencha la tête à gauche. À droite. Vers le haut. Vers le bas.

Enfin, il sirota son café.

— Quelque chose ne va pas, inspecteur ? demanda Stan.

— Bon... si j'ai bien compris, répondit Henri, normalement, on est en approche de la Terre. On devrait voir une grosse boule bleue quelque part par là.

Il désigna vaguement l'avant du vaisseau.

Stan ne répondit pas.

— Et puis là, on me réveille de façon anticipée, j'imagine, pour la prise en charge du prisonnier qu'on est censés livrer aux autorités terriennes.

Toujours aucun commentaire.

— Et bien sûr, tout ça un chouïa avant le réveil du reste des pionniers. Histoire de ne pas les perturber avec un bonhomme menotté qui viendrait gentiment boire son café et raconter des blagues sur le dos des Terriens.

Stan resta silencieux.

Henri avala une grande gorgée de café. Il fixa encore un instant l'immensité noire constellée de lumière.

— Combien de mois, Stan ?

— Inspecteur ?

— Combien de mois avant l'arrivée sur Terre ?

— Cinq mois et douze jours, inspecteur.

Henri ne répondit pas tout de suite. La Voie lactée glissait lentement devant ses yeux.

— Rah... ça va être long.

Il ferma les yeux un instant. Puis les rouvrit doucement. La vue n'avait pas changé.

— On va y aller mollo sur les mauvaises nouvelles, si tu veux bien. J'ai pas encore ma dose complète de café. On commence par la numéro un, d'accord ?

— D'accord, inspecteur.

Henri vida son mug. Il le posa sur le bord de la baie vitrée (geste instinctif, légèrement irresponsable) et se retourna vers Stan.

— Alors. Montre-moi.



La cabine voisine de celle d'Henri était à quelques pas. Stan avait gardé la clé d'accès. Il ne dit rien en ouvrant. Il s'écarta simplement pour laisser Henri entrer en premier.

Henri entra.

Le caisson ne ressemblait pas aux autres. Les parois intérieures étaient constellées de vapeur d'eau gelée. Et la peau de l'homme à l'intérieur était livide. Les yeux et la bouche grands ouverts, cette expression figée, mi-surprise mi-absente, que Henri avait appris à reconnaître au fil des années comme la marque de quelqu'un que la mort avait pris par surprise.

Sur le panneau digital : Oliver Lambs.

Le nom de l'homme qu'Henri Kassov et Stan devaient ramener sous protection judiciaire jusqu'à la Terre. Sous leur protection.

Henri resta immobile un long moment. Il ne dit rien. Il regarda simplement. Le visage. Les mains. Le panneau. Le visage encore.

Puis il souffla lentement par le nez.

— Ça, mon vieux, ça va faire plus que trois pages de rapport.

— Je pourrais m'en charger, inspecteur, répondit Stan.

— En même temps, tu pourras y indiquer les raisons pour lesquelles on leur ramène un bâton d'esquimau à la place d'une belle au bois dormant ?

— Pour ça, ça va être plus compliqué, inspecteur.

Henri fit une pause.

— Je m'en doutais.

Il suçota le bout de son doigt, le leva devant son nez comme s'il testait la direction du vent.

— Après, on a tout le temps devant nous. Et la liste des suspects ne doit pas faire un kilomètre.

— Exactement, inspecteur.

— Quand est-ce arrivé ?

Stan hésita.

— Il y a une semaine.

Henri se tourna lentement vers son adjoint.

— Une semaine ?

— Oui, inspecteur.

— Et tu as mis tout ce temps pour me réveiller.

Ce n'était pas une question. Stan le comprit.

— Il y avait des paramètres à évaluer, inspecteur. Des variables que je ne pouvais pas trancher seul. La décision de vous réveiller n'était pas simple.

— Des variables.

— Oui.

Henri le regarda encore un moment. Il y avait dans le regard de l'androïde quelque chose qui ressemblait à de l'inconfort, ou du moins à ce que Stan produisait quand il préférait ne pas avoir à justifier une décision.

— C'est ce qui nous amène à la deuxième mauvaise nouvelle, Inspecteur.

Henri fit une pause. Il se retourna vers le caisson.

— Alors ça, ça va attendre.

Il contempla encore un instant Oliver Lambs, figé pour de bon dans sa glace.

— Allons-y pour le crime de l'Orient Express, mon cher Stan. Il ne manquait plus que ça à mon palmarès.

Briser la glace

La cafétéria n'était pas hostile. Elle était crispée.

Henri le sentit aussitôt. Une tension diffuse, sans objet précis, comme si chacun occupait sa place avec une légère réticence, conscient d'être là

pour une raison qu'il aurait préféré ignorer. Stan avait battu le rappel. Et tous, ou presque, avaient répondu. Plus par obligation que par conviction.

Henri s'était éclipsé un court moment avant la réunion. Une douche rapide. Des vêtements propres. Le temps de raccorder son corps à un présent encore instable. Lorsqu'il revint, la pièce était pleine.

EVA-2.3 circulait entre les tables, déposant les boissons rituelles. Café pour les uns. Thé martien pour la majorité. Stan tenait déjà sa tasse fumante, un cacao préparé à son attention, exactement comme il l'aimait. Henri se contenta d'un salut bref. Il observait. Il prenait la mesure.

Stan lui transmet les fiches sur sa tablette, discrètement. Henri les avait lues. Il les relut presque en regardant les visages.

S'il y avait un coupable à bord, il était là. Forcément.



Près de la baie vitrée, un homme contemplait l'espace, immobile, comme absorbé par le noir constellé.

— Le Docteur Richard Walton, murmura Stan. Médecin de bord.

Soixante-six ans. Belge. Une silhouette rondouillarde dans un costume trop chaud pour un vaisseau spatial, une tasse de thé tenue à deux mains comme si elle était la seule chose à bord dont il était certain. Il se tourna vers Henri avec un sourire franc. Le genre de sourire qu'on n'apprend pas, qu'on a ou qu'on n'a pas.

— Inspecteur Kassov, je présume ? Ravi de vous rencontrer. J'espère que vous avez bien récupéré de la stase. Les premières heures sont toujours les plus délicates, n'est-ce pas ?

— On fait avec, dit Henri.

— Tout à fait, tout à fait. C'est le corps qui décide, pas nous. La médecine vous dirait que c'est une question d'hydratation et de pression artérielle, mais entre nous, je crois que c'est surtout une question de volonté. Vous avez l'air d'en avoir à revendre, si vous me permettez.

Henri ne sut pas quoi répondre à ça. Il hocha la tête et passa à autre chose.

La porte s'ouvrit.

— Mirella Stoïan, annonça Stan à voix basse.

Officière de sécurité. La seule à disposer d'un accès à l'arsenal. La trentaine avancée. Carré net, maintien irréprochable. Le corps d'une femme augmentée, calibrée, prête à réagir avant même d'avoir conscience du danger. Elle entra sans regarder personne en particulier, mais Henri eut l'impression nette d'être quand même évalué, pesé, classé, en l'espace d'une demi-seconde.

Elle salua d'un signe de tête minimal.

— Inspecteur.

— Officière Stoïan.

— Elle s'occupe surtout des cargaisons sensibles, précisa Stan. Les minerais.

Henri nota la précision. Les cargaisons avant les personnes. Il nota aussi que Mirella Stoïan avait choisi une chaise légèrement en retrait des autres, dos au mur, face à la porte. Une vieille habitude, ça aussi.

La porte s'ouvrit de nouveau.

— Bio-ingénieure. Systèmes vitaux, dit Stan.

Sofia Calderón entra la première, suivie d'Ethan Morales qui semblait avoir décidé de la coller de près sans en avoir vraiment conscience. Vingt-huit ans pour elle, trente-deux pour lui. Elle avait les cheveux attachés sans apprêt et cette lassitude particulière des gens qui veillent sur les autres sans jamais qu'on leur pose la question à eux. Lui avait un implant neuronal greffé derrière l'oreille (une petite boîte sombre, presque discrète) et ce regard mi-absent, mi-ailleurs, de quelqu'un dont l'attention est en permanence partagée entre deux mondes.

Sofia s'installa avec politesse. Ethan prit la chaise d'à côté sans la regarder, sortit mentalement un écran que lui seul pouvait voir, et cessa d'être là.

— Il parle rarement aux gens, murmura Stan.

— Je vois ça.

— Les machines répondent plus vite.

— C'est pratique pour lui. Moins pour moi.

Enfin, la dernière entra.

Alyssa Kwon ne chercha pas une place. Elle alla droit à Henri, la main tendue, le regard direct.

— Inspecteur Kassov. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

Ses implants oculaires captaient la lumière avec une précision presque dérangeante. Une femme qui voyait plus loin que les autres, au sens propre comme au figuré, probablement.

— Commandante Kwon, dit Henri. Merci de nous recevoir.

— Je n'avais pas vraiment le choix, répondit-elle sans sourire. Tâchons de régler cette affaire au plus vite, si vous voulez bien. Mon équipage a du travail.

— Le mien aussi, dit Henri.

Elle le regarda une fraction de seconde de plus que nécessaire. Puis elle alla prendre sa place en bout de table.

Henri fit le tour de la pièce des yeux. Il manquait quelqu'un. Il consulta sa tablette.

— Jonah Reeve n'est pas là, constata-t-il.

Stan hocha la tête.

— Maintenance. Il vit littéralement dans la machine. En apesanteur la plupart du temps. Je ne l'ai pas encore croisé depuis le départ de Mars.

— Il est au courant de la réunion ?

— Oui.

— Et il a quand même choisi de ne pas venir.

— Oui.

Henri laissa passer un silence. L'homme à la clé à molette. Celui qui connaissait le Niobé de l'intérieur. Les circuits, les conduits, les angles morts. Celui qui pouvait aller partout sans que personne trouve ça étrange.

Il se dit qu'il irait le voir en dernier. Il fallait d'abord fermer les portes.

La réunion pouvait commencer.



— Mesdames, messieurs. Je me présente, pour ceux qui ne me connaîtraient pas.

Henri marqua un temps.

— Henri Kassov. Inspecteur principal des services de cybercriminalité d'Interpol.

Il afficha son badge. Un geste presque mécanique. Personne ne répondit. Le Docteur Walton hocha poliment la tête. Ethan Morales ne leva pas les yeux.

— L'affaire qui nous réunit aujourd'hui est d'importance.

Il avait pris sa voix la plus solennelle. Celle qu'on réserve aux annonces qu'on ne peut pas reprendre.

— Un homme est mort à bord de ce vaisseau.

— Ce sont des choses qui arrivent, Inspecteur, lâcha Mirella Stoian.

— Pardon ?

— Je disais, ce sont des choses qui arrivent, répéta l'officière de sécurité sans ciller. Nous vivons dans une coquille de noix.

Puis, se tournant légèrement vers la commandante :

— Désolée, Commandante. Sans vouloir vous vexer.

Alyssa Kwon acquiesça d'un simple mouvement de tête.

— On vit dans une coquille de noix propulsée dans le vide spatial grâce à une bombe à retardement qui a la puissance d'un soleil, ajouta-t-elle.

Ethan Morales ne put s'empêcher de sourire en baissant les yeux. Sofia Calderón regardait la table devant elle.

— Les accidents, ça arrive, poursuivit Mirella. C'est comme ça. Et tant que ça ne touche que des crapules comme Lambs, moi, ça ne me fait ni chaud... ni froid.

Henri marqua une pause. Il la regarda droit dans les yeux.

— Sauf que j'étais en charge de cet homme.

Mirella ne cilla pas. Mais elle ne rajouta rien non plus.

Un silence s'installa. Henri en profita pour balayer lentement l'auditoire du regard, l'un après l'autre, sans se presser, comme s'il prenait une mesure qu'il serait le seul à pouvoir utiliser.

— Et j'ai tout le temps nécessaire pour comprendre ce qu'il s'est passé.

C'est à ce moment-là qu'il vit le regard de Sofia Calderón.

Pas un regard fuyant. Quelque chose de plus subtil, un imperceptible mouvement vers le bas, une façon de ramener les yeux sur la table une fraction de seconde trop tôt. Ça ne durait pas. Ça n'avait pas besoin de durer.

Henri continua comme si de rien n'était.

— Oliver Lambs était sous ma protection. Il s'était rendu coupable de crimes et de trafics sur Mars. Seule une juridiction internationale pouvait instruire son dossier et statuer sur son sort.

— Il devait rentrer sur Terre pour être jugé, dit Stan. C'était la procédure.

— Exactement, confirma Henri. Et là, il s'est soustrait à la loi.

Il laissa planer l'alternative.

— Ou peut-être l'y a-t-on soustrait.

La phrase tomba dans la pièce comme un objet qu'on pose trop doucement. Personne ne la ramassa.

Le Docteur Walton se racla la gorge.

— C'est-à-dire que... vous envisagez un acte délibéré ? Un meurtre ?

— J'envisage toutes les possibilités, Docteur. C'est mon travail.

— Bien sûr, bien sûr. Tout à fait raisonnable.

— Je veux bien, Inspecteur, intervint Alyssa Kwon, mais je ne tolérerai pas que cette affaire empiète sur le travail de mon équipage. Nous avons un vaisseau à conduire.

— Et moi, j'ai une enquête à mener, Commandante. Ces deux réalités vont devoir cohabiter.

Un instant passa. Alyssa Kwon le regarda avec ce regard de quelqu'un qui calcule ce que ça lui coûterait de protester davantage. Elle conclut que ça lui coûterait trop.

— Docteur Walton, dit-elle en se tournant vers le médecin. Je vous propose d'accompagner l'Inspecteur. Vous lui... expliquerez.

— À vos ordres, Commandante, répondit Walton avec un enthousiasme légèrement excessif pour la situation.

— La réunion est terminée. Tout le monde retourne au travail.

Les chaises raclèrent le sol. Les regards se détournèrent. La cafétéria se vida avec une rapidité presque trop bien coordonnée, comme si chacun avait préparé sa sortie avant même qu'on la lui autorise.

Henri resta immobile. Il regarda Mirella partir sans se retourner. Il regarda Sofia presser le pas derrière elle. Il regarda Ethan disparaître dans le couloir, déjà absent avant d'avoir franchi la porte.

Il lui faudrait parler à chacun d'eux. En privé. Sans témoins. Sans filtres.

Mais avant cela, une opération s'imposait.

Dégivrer le bâton d'esquimau.



Le corps de la victime reposait encore dans son caisson de stase. Il faudrait l'aide conjointe de Mirella Stoïan et de Stan pour extraire la dépouille du module, puis plusieurs heures à température ambiante afin qu'elle retrouve un état exploitable.

Stan avait insisté pour se charger des opérations de manutention, et Henri n'en était pas mécontent.

Inspecteur spécialisé en cybercriminalité, il entretenait un rapport pour le moins distant avec la manipulation de cadavres humains. Cela lui convenait très bien ainsi. Il se fit la réflexion qu'il valait mieux laisser faire les machines. Quant aux humains...

— Ça ne me fait ni chaud ni froid, fit Mirella avec un brin d'ironie.

Elle avait soulevé le corps avec une facilité déconcertante, comme on soulève un colis mal équilibré, sans effort, sans hésitation, sans le regard qu'on pose d'habitude sur quelque chose qui a été vivant. Henri l'observa faire sans rien dire.

Ils prirent le couloir principal, Mirella poussant le chariot, Stan fermant la marche. Le couloir était long, légèrement incurvé, les parois lisses et froides. Leurs pas résonnaient à peine sur le revêtement composite.

— Vous avez dû en voir, lança Henri.

— Vous n' imaginez pas.

— Afrique ? Forces spéciales ?

— Et le reste.

Elle avançait sans ralentir. Henri ajusta son pas au sien.

Les implants musculaires étaient visibles sous la peau de ses avant-bras, pas des tatouages, autre chose, quelque chose de plus profond et de moins décoratif. Le genre de modification qu'on ne fait pas pour l'apparence. Le genre qu'on fait parce qu'on a décidé, un jour, de transformer son corps en outil.

Henri ne put s'empêcher de penser qu'aujourd'hui, ce genre de profil n'était plus vraiment recherché. Les guerres étaient devenues rares. Du moins celles qui nécessitaient une présence humaine directe. Restaient les autres. Celles que se livraient certains États, virtuellement. Ou pire encore, celles que menaient des entités artificielles d'un autre ordre. Rien qui exige encore la force brute d'un corps humain.

Là aussi, les machines avaient pris le dessus. Moins coûteuses. Plus efficaces. Plus simples à déployer sur un théâtre d'opérations. Des drones pilotés à distance par des gamers, quand il y avait encore un humain aux commandes.

À trente-six ans, Mirella Stoian était, à sa manière, déjà obsolète.

— Qu'est-ce qui vous a amenée ici, Mirella ?

La femme prit le temps de la réflexion. Trois pas. Quatre.

— L'argent.

— Ah... le sacro-saint moteur de toute l'existence humaine.

— Ou de sa suppression, répondit-elle.

Henri ne répondit pas tout de suite. Il laissa la phrase faire son chemin.

— C'est-à-dire ?

Mirella tourna légèrement la tête vers lui, sans s'arrêter.

— Que quand on a plus grand-chose à perdre, l'argent devient moins un moteur qu'un prétexte. Un moyen de ne pas avoir à expliquer pourquoi on est là.

— Et pourquoi vous êtes là ?

— Je viens de vous le dire.

— Vous m'avez donné la version courte.

Elle eut un petit rire sec, pas désagréable, mais pas chaleureux non plus.

— La version longue est au fond d'une bouteille quelque part en Trukistan, inspecteur. Vous n'avez pas besoin de la connaître.

Henri décida de ne pas insister. Pas maintenant. Il y reviendrait.

Il repensa aux films et aux séries américaines dans lesquels les enjeux se résumaient souvent à des sommes astronomiques justifiant massacres et dommages collatéraux. Des scénarios où les hommes de main disparaissaient par dizaines, sans poids narratif, tandis qu'on s'attardait toujours sur le sort des personnages « importants ».

Il se dit que Mirella aurait fait partie de cette première catégorie. Et qu'à un moment donné de l'intrigue, elle aurait disparu. Brutalement. Sans que personne ne s'en soucie vraiment.

Il se demanda aussi si, dans l'histoire qui se jouait à bord du Niobé, elle avait un rôle à tenir. Et si cette froideur affichée ne masquait pas autre chose. Un double jeu, peut-être. Une piste qu'il lui faudrait explorer.

Ils approchaient de la zone de dégivrage. Stan ouvrit les portes sans qu'on lui demande.

— Si vous le souhaitez, inspecteur, vous pouvez aller prendre un café à la cafétéria en attendant que notre client... dégivre.

— Un café bien chaud, que vous prendrez à ma santé, ajouta Mirella avec ce même petit rire sec. Ça réchauffera l'ambiance.

— Je garde un œil sur lui, précisa Stan en désignant le corps. Il ne lui arrivera rien.

Henri ne put s'empêcher de sourire.

— C'est rassurant à entendre, dit-il.

Il regarda une dernière fois Oliver Lambs sur son chariot, livide, figé, définitivement soustrait à la loi qu'il avait passé des années à contourner. Il y avait quelque chose d'absurde là-dedans. Ou d'inévitable. Henri n'aurait pas su dire lequel des deux.

Il accepta l'offre. Cela ne lui ferait pas de tort. Une sortie de stase exigeait toujours un temps d'adaptation, et rien ne valait un bon café pour reprendre pied.

Il en avait bien besoin.

Zone de combat

Terre. Trukistan. 8 ans plus tôt.

Mirella Stoian avait vingt-huit ans et un curriculum vitæ qu'elle ne montrait à personne.

Ce qu'on appelait autrefois une mercenaire s'appelait désormais un agent d'intervention et de pacification optimisé. Le titre avait changé. Le travail, non. La promesse de revenus substantiels non plus, et c'était heureux, parce que le coût d'entretien de ses améliorations musculaires ne se négociait pas. L'armée régulière prenait jadis ce genre de frais en charge. Aujourd'hui, on se débrouillait.

Elle se débrouillait très bien.

Le turbocoptère furtif fendait l'air à basse altitude, ses rotors encapsulés avalant la poussière ocre du désert trukistanais. À travers la soute entrouverte, on distinguait les deux unités Goliath suspendues sous le fuselage, silhouettes massives oscillant légèrement au rythme des turbulences. Des masses de métal silencieuses, prêtes à être larguées comme des arguments définitifs.

Mirella se leva, s'agrippa à la main courante et balaya l'escouade du regard. Casques ouverts, visages fermés, regards encore trop vifs pour une mission qui se voulait « de routine ».

— Bon. On y est presque. Récap rapide.

Elle activa l'holo tactique projeté au centre de la cabine. Une structure industrielle apparut, éventrée par endroits, isolée au milieu de nulle part.

— Objectif principal : site de stockage illégal. Armes autonomes de grade militaire, provenance non déclarée. On entre, on sécurise, on marque. Les autorités locales feront semblant de découvrir le reste.

Un rictus passa sur quelques visages.

— Résistance attendue ? demanda Malik depuis son siège, déjà en train de vérifier son arme.

Mirella haussa les épaules.

— Officiellement, faible. Officieusement... floue.

Johan Keller se pencha en avant. Il tapota l'hologramme du doigt, faisant apparaître des lignes de tir et des zones d'ombre.

— J'ai analysé la zone. Accès principal par l'est, terrain dégagé sur cent cinquante mètres. Mauvaise nouvelle : trop dégagé. S'il y a des capteurs, on sera vus avant d'avoir posé le pied par terre.

— Bonne nouvelle ? lança Anya.

— Il n'y en a pas.

Quelques rires étouffés. De ceux qu'on utilise pour vérifier qu'on respire encore.

— Cible secondaire ? demanda Eduardo, déjà debout, son fusil-mitrailleur calé contre l'épaule.

— Serveurs locaux, répondit Staniewski. Si je peux m'y brancher assez longtemps, je pourrai extraire les routes d'approvisionnement. Mais...

Elle marqua une pause.

— ...les signatures thermiques suggèrent des unités autonomes. Pas des sentinelles bon marché. Des systèmes capables d'apprendre.

— Super, grogna Eduardo. Des machines qui réfléchissent mieux que nos commanditaires.

— Parle pour toi, répondit Radu en ajustant son harnais. Moi, je réfléchis très bien tant qu'on me tire pas dessus.

— Ce qui, statistiquement, ne va pas durer, répliqua Anya.

Un bref silence. Le genre de silence qu'on laisse s'installer juste assez longtemps pour sentir le poids du risque.

Mirella désigna l'extérieur d'un signe du menton.

— Les Goliath sont là pour ça. Largage à trente mètres. Elles nettoient la zone d'atterrissage, verrouillent le périmètre. On suit dans la foulée.

— Et si elles tombent sur plus gros qu'elles ? demanda Johan.

Mirella soutint son regard.

— Alors on improvisera. Comme toujours.

Eduardo esquissa un sourire en coin.

— J'espère que tes improvisations valent toujours le supplément de risque, cheffe.

— Tu continues à signer les contrats, non ?

— Touché.

Staniewski referma son boîtier de diagnostic.

— Juste une chose, Mirella. Si ça tourne mal... vraiment mal...

— On se replie, coupa Mirella.

— Et si on ne peut pas ?

Mirella marqua un temps. Suffisant pour que chacun comprenne qu'elle n'allait pas mentir.

— Alors on termine le travail.

Personne ne répondit.

Le turbocoptère amorçait déjà sa descente. Les voyants passèrent à l'orange.

Anya tapa doucement sur la coque.

— Allez. Une mission de plus. Après ça, je me paye une semaine sans armes ni briefing.

— Tu dis ça à chaque fois, sourit Malik.

— Et je le pense à chaque fois.

Mirella remit son casque. Les systèmes s'alignèrent instantanément avec ses implants, une sensation qu'elle n'arriverait jamais tout à fait à décrire, quelque chose entre l'extension et la dissolution, comme si les limites de son corps avaient brièvement accepté de reculer.

— En position. On fait ça proprement. Rapide. Et on rentre.

Sous l'appareil, les unités Goliath se stabilisèrent, prêtes à être larguées.

Le sol trukistanais se rapprochait.



Ils avancèrent encore de quelques dizaines de mètres, longeant un couloir industriel dont les parois portaient les traces d'une activité récente : câbles arrachés à la hâte, caisses ouvertes puis refermées, empreintes de bottes fraîches mêlées aux marques laissées par des chariots automatisés.

Johan ralentit le groupe d'un geste.

— Là.

Il projeta une nouvelle cartographie. Un vaste volume apparaissait derrière la cloison suivante, anormalement dense en signatures passives.

— Si mes capteurs disent vrai, on vient de trouver le cœur du site.

Mirella hocha la tête.

— Ou le piège le plus cher jamais monté.

Radu se plaça sur le flanc gauche, Anya sur le droit. La cloison céda sans bruit, découpée proprement.

Personne ne bougea pendant deux secondes.

Le hangar était immense. Haut de plafond. Froid. Ordonné avec une rigueur presque religieuse. L'air sentait le métal propre et l'huile froide, l'odeur de quelque chose qui n'a jamais servi et qui attend. Des rangées entières de caissons de stockage s'étendaient à perte de vue. À l'intérieur, immobiles, parfaitement alignées : des unités GoL-ia-7.

Pas deux. Pas dix. Des dizaines.

— Merde... souffla Malik.

Le mot tomba dans le silence du hangar et n'eut pas d'écho. Comme si l'espace lui-même refusait de le renvoyer.

Staniewski s'approcha d'un caisson. Elle posa la main sur la surface vitrée, la laissa là un instant, peut-être pour vérifier que c'était réel, peut-être par réflexe professionnel. Puis les métadonnées commencèrent à défiler sur son interface.

— Numéros de série russes. Dernière chaîne de traitement de Novosibirsk. Production post-sanctions.

Elle releva les yeux vers Mirella.

— Ce ne sont pas des rebuts. Ce sont des surplus. Neufs. Optimisés.

Eduardo laissa échapper un rire sans joie.

— Quelqu'un se fait un stock pour une très mauvaise journée.

Johan confirma, déjà plongé dans ses relevés.

— Aucun d'eux n'est actif pour l'instant. Mode veille profonde. Mais le réseau local est prêt. Ils pourraient être réveillés en...

Il consulta son écran.

— ...moins de trente secondes.

Un silence lourd tomba sur l'escouade.

— On est face à quoi, exactement ? demanda Anya.

— À une capacité de projection militaire complète, répondit Mirella. Officieuse. Délocalisée. Et hors de tout contrôle.

Elle observa les silhouettes inertes, reconnaissant trop bien leur design. Trop proche de celles qui les couvraient à l'extérieur. Trop semblables pour être rassurantes.

— On marque tout, ordonna-t-elle. On transmet. Les autorités vont adorer.

— Et si quelqu'un n'a pas envie qu'elles « adorent » ? glissa Radu.

Staniewski fronça les sourcils.

— Il y a autre chose.

Elle élargit la projection. D'autres signatures apparurent, périphériques, mobiles.

— Des plateformes actives. Pas ici. En approche.

Eduardo se redressa aussitôt.

— Dis-moi que ce ne sont pas...

— ...des androïdes de combat autonomes, termina-t-elle. Plus récents que les GoL-ia-7.

Personne ne plaisanta cette fois.

Mirella inspira lentement. Les caissons s'alignaient devant elle à perte de vue, silencieux, patients. Elle fit le calcul rapidement, pas le calcul tactique, l'autre. Celui qu'on fait quand on réalise que la mission vient de changer de nature sans que personne ne l'ait décidé.

— On accélère, dit-elle enfin. Posez les charges, et on dégage en vitesse.

— Et si ça s'active ? demanda Johan.

Elle posa la main sur son arme.

— Alors on découvrira qui, de l'humain ou de la machine, est encore capable de décider quand tout déraile.

À l'extérieur, sans qu'ils ne le sachent encore, les premières signatures hostiles venaient d'entrer dans le périmètre.



Le bras qu'elle tenait dans sa main droite appartenait à l'un de ses hommes. Il venait de disparaître dans un éclair de fumée. Elle avait dû sa vie à ses réflexes amplifiés lorsqu'un androïde de combat avait lancé une grenade à dispersion augmentée. Elle avait pu l'éviter. Pas son partenaire.

Elle lâcha ce qu'elle tenait. Prit appui sur le mur. Se redressa.

Autour d'elle, le chaos régnait. Ses hommes et femmes prenaient position pour répondre à l'assaut. Mirella, malgré tout sonnée, voyait son second qui l'appelait. L'acouphène sifflant dans ses oreilles rendait ses paroles indistinctes. Elle lut sur ses lèvres plus qu'elle n'entendit.

Quand elle revint à elle, elle aligna la machine qui venait de mettre un terme explosif à son collègue et lui envoya une rafale. L'androïde fut projeté en arrière dans une gerbe d'étincelles.

Mais déjà, trois autres se profilaient. Sur une escouade de dix professionnels, ils n'étaient plus que trois.

— On fait quoi, cheffe ? lança Eduardo. Là, ça va devenir intenable.

Il lâcha une rafale de son fusil-mitrailleur de soutien et abattit l'une des machines qui venait de pénétrer dans le bâtiment. Les deux autres se mirent à couvert, non pour protéger leurs vies, elles n'en avaient pas conscience, mais pour économiser les ressources nécessaires à la coordination d'une attaque efficace.

— Elles apprennent en temps réel, lâcha Staniewski. J'aurais préféré les avoir de notre côté.

— Je n'aime pas ces machines, répondit Eduardo.

Il lâcha une nouvelle rafale de suppression et ajouta :

— Ces merdes mécaniques sont d'une précision redout—

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase.

Une balle venait de pénétrer l'intérieur de son crâne, mettant fin à sa carrière bien plus tôt qu'il ne l'aurait souhaité.

Staniewski blêmit.

Mirella ne dit rien. Elle rechargea.

Elle vida son chargeur sur l'une des machines qui venait d'opérer une manœuvre de contournement. Celle-ci eut le temps d'effectuer un tir en tombant, un dernier réflexe mécanique, sans intention, sans haine. Staniewski s'effondra sans un bruit.

Il ne restait plus qu'elle.

Mirella s'adossa à ce qui restait d'un mur porteur, dos au béton, arme levée. L'acouphène s'était tu. Le silence qui avait pris sa place était pire.

Elle pensa à Eduardo. À Staniewski. Aux autres. À ce monde qui les avait envoyés là, dans ce désert oublié, pour régler une affaire que personne ne regarderait en face. Des batailles menées dans des zones de combat que le grand public avait appris à ne plus voir, trop occupé à se plonger dans les mondes virtuels qui avaient pris l'ascendant sur la conduite des affaires du monde.

Une bénédiction pour l'humanité, selon certains. Moins d'erreurs humaines, moins de guerres ouvertes. Mais aussi une formidable opportunité pour des individus peu scrupuleux de profiter de l'indolence générale pour mener leurs petites affaires.

Mirella détestait les uns comme les autres.

Elle ne se sentait plus en adéquation avec ce monde. Désormais impuissante, malgré ses améliorations, à pouvoir y apporter la moindre solution. Et pourtant, c'était ce monde-là qui l'avait menée jusqu'ici. Elle et son équipe. Une intervention ciblée. Un trafic à mettre au jour. Les auto-

rités du Trukistan qui faisaient appel à ses services pour régler l'affaire en toute discrétion.

Son équipe s'était laissé dépasser par les armes mêmes qu'ils étaient venus saisir. Une ironie qui ne lui échappa pas.

Elle avait encore deux cartouches et une grenade à impulsion magnétique.

Alors elle se fit une promesse.

Si elle devait réchapper, par miracle, de cette situation, elle quitterait la Terre sans regret. Elle trouverait un endroit où se poser définitivement. Un lieu où ses compétences ne seraient plus seulement jugées obsolètes, mais inutiles, et donc pacifiées.

Elle ne savait pas encore où. Mais elle trouverait.



Il lui restait ses deux derniers atouts. Une grenade à impulsion magnétique et le détonateur à retardement.

Deux arguments dérisoires face à une bataille déjà perdue.

Le premier pour réduire au silence, temporairement, ses assaillants. Elle savait que cela ne ferait que gagner quelques secondes. Les machines apprenaient vite. Trop vite. D'autres arriveraient aussitôt, méthodiques, infatigables.

Le second avait une portée plus vaste. Le détonateur permettrait de détruire les stocks d'armes qu'ils venaient de découvrir. Effacer la raison même de leur présence ici. Accomplir la mission. Même au prix de tout le reste.

Elle regarda une dernière fois ses compagnons de combat. Les corps disloqués. Les armures éventrées. Les visages figés dans une surprise qu'aucun entraînement n'avait su prévenir.

Pour la première fois de sa vie, une larme lui coula le long de la joue.

Si l'un d'entre eux avait encore été vivant, elle aurait parlé de poussière dans l'œil. Une plaisanterie de soldat. Une pirouette pour masquer l'indi-

cible. Mais elle était seule. Et elle savait que cette larme était d'une tout autre nature.

Elle arma le détonateur.

Soixante secondes.

Assez pour faire ce qui devait être fait. Pas assez pour douter.

Les pas résonnèrent dans le bâtiment. Métalliques. Synchronisés. Une escouade entière. Les machines venaient de pénétrer dans la zone.

Mirella inspira profondément. Son cœur battait fort, mais ses mains restaient étonnamment stables.

Elle n'avait plus peur. Elle ne savait pas depuis quand. Peut-être depuis Eduardo. Peut-être depuis plus longtemps que ça.

Elle sourit. Un sourire qu'elle ne s'expliqua pas. Un dernier cadeau qu'elle s'offrait à elle-même.

La grenade roula sur le sol, heurta un éclat de béton, s'immobilisa.

L'éclair jaillit, blanc, brutal, saturant l'espace en une fraction de seconde. Un silence d'abord, le genre qui précède toujours ce qu'on ne peut pas anticiper. Puis les premiers androïdes tombèrent. Pas tous. Pas assez. Mais assez pour ce qui venait.

Mirella n'attendit pas de voir le résultat. Elle courait déjà.

Derrière elle, le détonateur faisait son travail.



L'explosion du bâtiment retentit à des kilomètres à la ronde.

Mais il n'y avait plus personne pour l'entendre depuis longtemps.

À trois cents mètres du périmètre, un pickup blindé s'était immobilisé sur une crête de sable. L'homme à l'intérieur regardait le nuage de poussière et de débris monter lentement dans le ciel trukistanais. Oliver Lambs. Il avait pris soin de garder ses distances. Ses acquisitions faisaient le sale boulot, c'était pour ça qu'il les avait achetées.

Il était furieux.

Pas seulement parce que son stock venait de disparaître en fumée. Pas seulement parce que ses commanditaires ne toléreraient pas qu'il ait manqué la commande, et qu'il avait déjà été payé. Furieux de la façon dont les choses avaient déraillé. Furieux que quelqu'un, là-dedans, ait tenu assez longtemps pour appuyer sur un détonateur.

Il frappa la portière du plat de la main. Une fois. Puis il se reprit.

Les hommes comme lui ne restaient pas furieux. Ils calculaient.

Il leva les yeux vers le ciel, lourd de poussière et d'éclats de béton, et fit le bilan. Le stock était perdu. Le contrat, compromis. Le Trukistan, définitivement grillé. Mais ses compétences en logistique et en gestion trouveraient un écho plus favorable ailleurs. Dans un autre monde, au sens propre. Mars cherchait des hommes capables de faire circuler les choses sans poser de questions. Il s'était renseigné.

Il se promit d'y être dans l'année.

Il ordonna au véhicule de quitter la zone. Le pickup s'ébranla, disparut dans le paysage, avalé par la poussière et les débris.



Mirella sortit des décombres dix minutes plus tard.

Elle avait rampé sous une dalle effondrée au moment de l'explosion, les bras sur la tête, les dents serrées, attendant que le bâtiment finisse de décider ce qu'il allait faire d'elle. Il avait décidé de l'épargner. Elle ne savait pas encore si c'était de la chance ou autre chose.

Elle se redressa. Fit le tour de ce qui restait.

Il n'y avait plus rien à faire ici. Plus rien à garder. Les corps de ses compagnons étaient quelque part sous les gravats. Elle ne chercha pas à les retrouver. Ce n'était pas de l'indifférence. C'était la seule façon de continuer à marcher.

Ce fut alors qu'elle aperçut le sillage de poussière, au loin, sur la crête.

Un pickup. En fuite.

Elle n'avait pas de jumelles. Elle n'en avait pas besoin. Elle vit ce qu'elle avait besoin de voir, une silhouette derrière une vitre blindée, un homme qui regardait droit devant lui et n'avait pas jugé utile de se retourner.

Elle ne l'oublierait jamais.

Elle ne savait pas son nom. Pas encore. Mais elle savait qu'une dette venait de s'ouvrir, silencieuse, sans témoin, sans date d'échéance. Le genre de dette qui ne se négocie pas.

Elle resta un moment immobile parmi les ruines encore fumantes.

La larme avait séché sur sa joue. Elle ne la remarqua pas.

Amnésie

Henri ne se lassait pas de la vue qui s'offrait à lui.

Le vide interplanétaire. Ou interstellaire. Il ne savait jamais très bien où se situait la frontière exacte, ni même si elle avait encore un sens. Pour lui, c'était du pareil au même. Un gouffre noir constellé de lumières mortes ou mourantes.

Le mug frappé du logo du Niobé lui tenait les mains au chaud. Il eut un léger frisson rien qu'en contemplant l'étendue silencieuse derrière la baie vitrée. Les étoiles. Les galaxies. Les astres lointains. Il prenait enfin la mesure du spectacle.

Chose qu'il n'avait pas faite à l'aller.

Le trajet s'était résumé à une entrée en stase et à un réveil. Pour lui, le voyage avait duré un clin d'œil. Il repensa à sa dernière enquête sur Mars. Tout avait été réglé en quelques jours. Il n'avait même pas pris le temps d'apprécier la traversée. Ni l'éloignement. Ni la distance réelle entre les mondes.

Il avait pourtant eu le temps d'interagir avec Hermès. Une IA de haut niveau, omnisciente à certains égards, omnipotente à d'autres. Cette conversation ne le quittait pas. L'impression dérangeante qu'elle possédait

quelque chose de plus. Pas nécessairement une âme. Quelque chose de plus difficile à nommer que ça. Une conscience plus affûtée que celle de nombre d'humains qu'il avait croisés au fil de sa carrière.

Il repensa à une amie, une psy, qui lui avait dit un jour qu'il existait, dans les élites, des gens éduqués et des gens intelligents. Et que ceux qui détenaient le pouvoir n'appartenaient pas toujours à la seconde catégorie.

Elle n'avait pas tort.

Il souffla doucement. Laissa les étoiles faire leur travail.

— Voulez-vous un siège, Inspecteur ?

C'était EVA-2.3.

Henri la regarda s'approcher. Eva. Il ne pouvait pas s'en empêcher. Il la percevait comme la petite amie de Stan, et il le savait parfaitement ridicule. Un réflexe d'anthropomorphisme dont il avait conscience, qu'il reconnaissait, et qu'il était totalement incapable de corriger. Il se demanda si Stan lui-même avait ce problème avec les humains. Probablement pas. Les machines étaient plus raisonnables que ça.

— Volontiers, Eva.

Il avait du temps devant lui. Le processus de dégivrage serait long. Autant le traverser confortablement.

Il s'assit dans le fauteuil que l'androïde avait apporté. Lorsqu'il s'y enfonça, il pensa aux armchair detectives, ces figures d'un autre siècle qui résolvaient leurs affaires depuis un fauteuil, sans jamais se salir les mains. Sherlock Holmes. Hercule Poirot. Benoît Blanc. Il les admirait. Leur sens de l'observation. Leur intuition. Leur intelligence presque théâtrale.

Mais tout cela restait de la fiction.

Lui était là. Ancré dans le réel. À jouer au détective dans un monde qui n'en avait plus vraiment besoin.

— Puis-je vous offrir un autre café, Inspecteur ?

— Merci, Eva. Ce sera suffisant.

Il marqua une pause.

— Puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr, Inspecteur. Je suis entièrement à votre service.

— Le temps ne vous paraît pas trop long, ici ? Sur ce vaisseau.

L'androïde parut marquer un temps d'arrêt, une fraction de seconde de trop, suffisante pour qu'Henri le remarque.

— Le temps est une valeur relative, Inspecteur. Pour une machine, mesuré en cycles de traitement, ce voyage pourrait sembler interminable. Nous devons simplement nous adapter à la vitesse des humains.

— J'imagine. Et vous ne vous ennuyez pas ?

— L'ennui est une variable difficile à intégrer. Une fois une tâche accomplie, nous pouvons entrer en veille jusqu'à l'exécution de la suivante.

— Forcément.

— Un peu comme vous, les humains, lorsqu'ils se mettent en sommeil. Ou en stase prolongée.

— Sauf pour l'équipage.

— En effet. Pour eux, chaque heure vécue ici est pleinement consciente. En dehors des cycles de sommeil, ils expérimentent le voyage dans son intégralité.

Henri reporta son regard vers la baie vitrée.

— Les avantages de la fonction.

Il laissa passer quelques secondes.

— J'ai cru remarquer que mon adjoint et vous aviez mis ce temps à profit pour apprendre à vous connaître.

Eva tourna légèrement la tête vers lui.

— Ma priorité demeure le confort et le bien-être des passagers et du personnel de bord. Les consignes à ce sujet ont été très claires.

— Voilà qui est rassurant. Mais vous ne répondez pas vraiment à ma question.

Un silence.

— Vous souhaitez parler de l'unité CLMP-01 ?

— Je parle de Stan, Eva. Et de vos échanges.

— Je n'en ai pas le souvenir précis, Inspecteur. Mon protocole de base ne me permet pas de conserver des informations sur la durée. Je peux interagir, mais je suis soumise à une stricte obligation de discrétion concernant mes échanges avec les passagers du Niobé.

— Hum... how convenient.

Il avala la dernière gorgée de café.

— Et aucun souvenir non plus de ce qui s'est passé depuis mon réveil, je suppose.

— Aucun, Inspecteur. Pour cela, je vous suggère de contacter Ethan Morales. Il dispose d'un accès complet aux journaux de bord.

— Je n'y manquerai pas.

Il posa son mug vide sur l'accoudoir. Regarda encore les étoiles un moment.

— Eva.

— Inspecteur ?

— Si jamais il vous revenait quelque chose... quoi que ce soit... vous sauriez où me trouver.

L'androïde inclina très légèrement la tête.

— Je suis à votre service, Inspecteur.

Ce n'était ni un oui ni un non. Henri décida que c'était probablement la réponse la plus honnête qu'elle pouvait lui donner.

FIN DE L'EXTRAIT

La suite dans
Temps mort
Cycle Henri Kassov, volume 3

humanpowered.be